

CÉDRIC PIOLINE

Avec Christophe Thoreau

LE TENNIS M'A SAUVÉ

Éditions
de La Martinière

1

Le Racing Club de Pigalle

Mon enfance et mon adolescence ont été doubles. À plus d'un titre. Doubles, parce que le divorce de mes parents a été un moment charnière : j'ai vécu une période heureuse pour commencer, rêvée même pour un petit garçon, puis après leur séparation une existence très difficile, en pleine adolescence, à l'heure où chacun tente de se construire. Doubles encore parce que j'avais deux vies différentes en deux lieux bien distincts : une première à Paris, rue de Vintimille, où nous habitions, à quelques mètres des places de Clichy, Pigalle et Blanche, triangle haut en couleur, où tout se joue dans la rue et qui sera le théâtre de mes conneries et de ma rébellion ; une seconde dans le cadre idyllique du Racing Club de France, le célèbre club omnisport, haut lieu de la bourgeoisie d'Île-de-France. Jamais mes parents n'auraient d'ailleurs pu devenir membres de ce club huppé s'ils n'avaient été eux-mêmes sportifs de haut niveau. C'est en défendant les couleurs du Racing dans les équipes premières de volley-ball qu'ils étaient tous deux devenus licenciés de cette vénérable institution. Et, de fait, mon frère Denis et moi également.

Je suis donc Racingman depuis ma naissance et le site magnifique de la Croix-Catelan, dans le bois de Boulogne, avec sa cinquantaine de courts de tennis, était en quelque

sorte notre maison de campagne. Dès que nous le pouvions, nous y filions, ce qui nous offrait, à mon frère et moi, un terrain de jeu infini. Notre envie de sports était telle que si nos parents ne pouvaient nous y déposer nous enfourchions nos vélos : boulevard Pereire, porte Maillot, porte Dauphine avant d'obliquer dans le bois de Boulogne. Ces neuf kilomètres, je les ai parcourus un certain nombre de fois. Si nous étions dynamiques sur les pédales à l'aller, les retours à la maison étaient plus chaotiques, après avoir cavalé toute la journée avec nos camarades, fils de bonne famille.

Et puis, dans le IXe arrondissement, je côtoyais une tout autre population. À l'image de celui qui était devenu l'un de mes meilleurs potes, Aziz, le fils d'une concierge d'un immeuble voisin, rencontré au primaire. Les codes, le langage, les manières de la rue n'étaient pas les mêmes que dans mon cocon de l'ouest parisien. Tout comme le décorum, avec les sex-shops et les prostituées qui t'invitent à faire ton éducation ou, plus grave, les pédophiles qui te coursent. On n'en parlait peu à l'époque, mais pourtant... J'en ai aussi croisé un au Racing. J'avais 12 ans et je me suis retrouvé dans les vestiaires face à un type en pleine érection en train de me regarder. Il n'a rien tenté, heureusement, mais ce sont des scènes que l'on n'oublie pas facilement.

Pour survivre à Pigalle ces années-là, il valait mieux courir vite en cas de grabuge. Ce qui était déjà mon cas. J'étais également capable de composer le code de la porte cochère plus vite que l'éclair afin de me mettre à l'abri dans l'entrée de notre immeuble. Et puis, déjà, le démon de la compétition me hantait. Mon adversaire : la porte intérieure du hall de l'immeuble qui se rabattait automatiquement. Mon défi : grimper les deux étages jusqu'à notre

appartement avant qu'elle ne se soit refermée. J'adorais arriver en haut et retenir mon souffle pour mieux entendre le « clac » de la serrure, synonyme de sa défaite.

Mais c'est formateur une enfance à Pigalle, sans règle, sans loi, et c'est aussi une partie de moi. Avec Aziz, on faisait la paire : ensemble, nous avons piqué dans les Monoprix – surtout des BD –, essayé de chourer des Mobylette – ah, les fameux 103 SP Peugeot ou les Ciao de Piaggio ! Des vrais petits loulous qui se la racontent, santiags en faux cuir aux pieds et blouson en Skaï sur les épaules. Évidemment, ce n'était pas la fête lorsque ma mère devait venir me récupérer au Monop' pour trois albums de Rahan glissés sous mon pull. Je pense même qu'elle le vivait comme une humiliation. Que je me fasse attraper ou pas, je n'étais pas très fier de moi de toute façon. Mais j'avais ce que je voulais et ça venait enrichir la planque de ma chambre où j'entassais le fruit de mes petits larcins.

Dans ces moments-là, j'étais loin de l'ambiance feutrée, bien élevée et bien peignée du Racing, mais les deux me convenaient, finalement. Aziz a définitivement pris une mauvaise voie, basculant dans la délinquance, la vraie, avant de passer, je crois, par la case prison. Il n'a pas eu ma chance : celle de baigner dans un deuxième univers mais surtout d'être pris par la passion du sport et du tennis. Adolescent, j'ai vite compris que ma raquette pourrait m'aider à m'échapper de mes tourments : un contexte familial compliqué, une mère autoritaire et un père discret pour ne pas dire absent. Sans le tennis, sans le Racing, aurais-je suivi les traces d'Aziz ? Souvent, je me suis dit que oui. J'en frissonne encore. La prison de la Santé plutôt que le Central de Roland-Garros ?

Née à Bucarest, ma mère, Adriana, a réussi à émigrer en France lors d'un déplacement à Paris en 1956, avec l'équipe

nationale de Roumanie de volley-ball venue disputer le championnat du monde dont elle sera d'ailleurs finaliste. Elle a réussi à abandonner sa délégation avant de demander l'asile politique. Fuir le communisme, avec les risques que cela comportait, il fallait oser ! Elle l'a fait, laissant sa vie derrière elle. Elle ne se serait peut-être pas hasardée à sauter le pas si sa propre mère, dont elle était très proche, était encore en vie. Je n'ose imaginer sa souffrance, dont elle ne nous a d'ailleurs jamais rien dit, ce déracinement, même si cette polyglotte maîtrisait déjà bien le français.

Sa famille, plutôt haut placée sur l'échelle sociale roumaine puisque son père était dentiste, avait tout perdu ou presque après la Seconde Guerre mondiale. Seuls peut-être ceux qui ont connu le communisme peuvent comprendre le choix de ma mère de tourner définitivement le dos aux siens et à sa terre. Eux seuls savent ce que ce régime a pu infliger aux gens. Même naturalisée française, elle a toujours eu peur de retourner à Bucarest. Ce qu'elle fit tout de même avant la chute du Mur et de Ceauşescu, en 1989, mais avec la crainte qu'on lui saisisse son passeport !

Ma mère a choisi de tirer un autre rideau de fer entre son existence roumaine et sa nouvelle vie. C'est en tout cas ainsi que je l'ai perçu. Comme si ce passé n'avait pas existé. Elle a, par exemple, décidé de ne pas nous enseigner le roumain, ce que mon frère et moi n'avons pas bien vécu. Pourquoi nous couper de ses (nos) racines ? À tel point qu'au lycée, lui comme moi, avons choisi italien en deuxième langue, ce qui nous a donné l'illusion de parler un ersatz de roumain.

Diplômée en architecture, elle commencera à travailler comme commis avant d'obliquer vers l'enseignement de l'éducation physique. Également diplômée dans ce domaine,

elle a cette fois dû repasser ses examens, car aucune équivalence n'existait entre la France et la Roumanie. Après avoir travaillé dans différents établissements, elle s'est « installée » pour de longues années au lycée Carnot, dans le XVIIe arrondissement.

Mon père, lui, est un personnage plus discret. Ingénieur technico-commercial en « levage et ripage » pour une entreprise chargée de transports exceptionnels, il a également été un très bon joueur de volley : dans l'équipe première du Racing donc, aux côtés notamment du futur acteur Michel Constantin, mais aussi en équipe de France militaire. La communication n'a jamais été son fort, comme s'il se méfiait des mots. Mais les silences ou les non-dits peuvent parfois être bien plus destructeurs que certaines paroles…

Me voici donc, moi, le fils d'Adriana et Maurice, naviguant entre mes deux mondes, dans cette France de la fin des années 1970, entre ma scolarité de p'tit parigot du IXe et le sport, les sports devrais-je dire, que je pratique au Racing. Volley, basket, foot et le tennis, une activité que mes parents aiment bien. Je me retrouve souvent à faire la quatrième « fille » dans les doubles dames que ma mère organise avec ses amies. J'ai 11 ans et je manque encore de puissance dans mes coups.

C'est aussi l'époque où, parfois, j'aime me rendre au Racing avec mon costume du dimanche et mon nœud papillon. Ai-je compris que nous ne sommes pas du même milieu que les autres licenciés pour ainsi m'afficher ? Je ne crois pas avoir encore cette conscience, elle viendra plus tard lorsque j'irai dormir chez mes copains dans des appartements bien plus spacieux et luxueux que le nôtre. Mais, je dois le reconnaître, je n'ai jamais souffert de racisme social de la part de mes petits camarades. Malgré

tout, j'avais visiblement envie que l'on me remarque. Et lorsqu'une personne interloquée de me voir ainsi habillé me demandait ce que je ferai quand je serai grand, je répondais invariablement : « Moi, je veux devenir un Monsieur. » Je n'ai jamais oublié ces moments. J'avais déjà en moi l'envie d'une certaine forme de réussite, même si cela n'avait pas forcément de sens concret pour le gamin que j'étais.

L'été, c'est encore mieux qu'à la Croix-Catelan. Le groupe volley du Racing se retrouve à Caramontino, en Corse, au-dessus de Porto-Vecchio, dans un village de vacances dédié au sport. Un lieu magique pour un petit garçon comme moi. Comme c'était clos, on avait une liberté totale sur une dizaine d'hectares et on enchaînait activité sur activité : volley, basket, tirage de corde. Du sport encore et encore, des heures durant, mais surtout de l'amusement. Et sans le savoir, à passer un mois et demi à évoluer dans le sable, on développe ses capacités physiques. J'ai toujours pensé que ma détente verticale, une de mes qualités, me venait de mes centaines d'heures de beach-volley.

Enfant de la balle, j'ai donc pratiqué différents sports sans avoir de préférence avant de progressivement comprendre qu'en tennis je n'allais rien devoir à personne. Au volley, distribuer une passe bien dosée à celui qui allait « écraser » le smash, c'était bien. Mais j'étais privé de la satisfaction, bien plus forte, de frapper ce smash. Au tennis, le plaisir d'un point marqué était direct. C'était moi et personne d'autre. Et, si je ratais, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même.

Et puis, un jour, alors que je n'ai pas encore 12 ans, mon père m'annonce que mes parents vont se séparer. Avec mon frère, on sentait bien qu'il y avait des tensions,

on voyait bien que mon père était un peu moins présent à la maison. Mais de là à imaginer…

C'est un gros choc que je n'ai visiblement pas été capable d'encaisser, même si, la première année, nous continuions de voir notre père très souvent. Il avait pris un appartement non loin du nôtre et travaillait également dans le quartier. Très vite, ma scolarité s'est enrayée au début de l'adolescence. Fini le bon élève, bonjour le cancre et le pitre. Puisque je n'existe plus par mes bons résultats, je trouve un autre moyen de me mettre en évidence. Je quitte le lycée Jules-Ferry pour le lycée Chaptal. Cela ne change pas grand-chose. Mon opération rébellion est sur de bons rails…

Mon père, désormais installé à Marseille, me manque dans cette période si décisive où l'on se cherche. J'aurais alors eu tant besoin d'un guide. Et impossible de me reposer sur ma mère. Car elle aussi est en guerre. Contre lui, contre nous – je me demande si elle ne nous voyait pas comme des « extensions » de son ex-mari –, contre tout sans doute et surtout contre cette vie qui ne veut pas toujours lui sourire. Nos relations se dégradent de jour en jour.

Je me souviens d'un épisode en particulier. J'ai 15 ans et, une énième fois, elle tente de porter la main sur moi, je ne sais plus pour quelle raison. Je lui saisis le bras, la stoppe net. Et lui lâche, les yeux plantés dans les siens : « La prochaine fois, ça repart ! » J'ai physiquement bravé son autorité. Plus rien ne sera jamais comme avant. Je ne dirais pas que je viens de prendre le pouvoir, mais le sien n'est plus le même. Conséquence : on ne se parle plus du tout. Silence radio. Ce sera quasiment le cas jusqu'à mes 18 ans ! Pas loin de trois ans sans un mot ou presque. Je

n'ai plus de relations avec celle qui m'a mis au monde, je suis simplement « en contact ».

De ces années, résonne encore en moi cette phrase mille fois entendue : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir des enfants pareils ! » Et une autre qui ne sera pas sans conséquence : « Tu feras ce que tu veux quand tu auras 18 ans. » Elle ne le sait pas encore mais, avec ces quelques mots, elle vient d'amorcer une bombe à retardement.

Car partir, voler de mes ailes encore fragiles, je ne pense qu'à ça. À tel point qu'un soir, après une nouvelle prise de bec, je prends mes affaires et file chez mon père, de nouveau installé à Paris, non loin du parc des Princes et de Roland-Garros. Après toutes ces années, c'est amusant de me souvenir que la première chose que j'ai prise avant de partir, c'est ma housse avec mes raquettes. Il est 19 heures. Le temps de traverser Paris en métro, puis de toquer chez mon père et de l'implorer de vivre à ses côtés désormais. Mais elle lui a déjà passé un coup de fil : « Si tu le gardes, je porte plainte. » Ce n'est pas cette fois-ci que l'oiseau quittera le nid.

Heureusement, j'ai le tennis, ma bouée de sauvetage. Est-ce l'instinct ? Ai-je déjà compris que mon sport favori me tirera d'affaire ? Je m'y accroche de toutes mes forces, à cette bouée : entre le Racing, le TC de Vaugirard – où Gilles Massias m'aide à aimer ce tennis encore plus que je ne l'aimais déjà –, les entraînements à la Ligue de Paris menés par le sympathique Jean-Claude Marchon et les rencontres d'Interclubs, je respire.

Si ça ne fonctionne pas entre nous sur le reste, ma mère n'a jamais été une entrave à ma passion pour le tennis. Bien au contraire, mais à sa manière. C'est elle qui m'a orienté vers Gilles Massias ou plus tard vers le tennis-études

d'Aubervilliers, c'est elle encore qui m'accompagnait sur des tournois, c'est elle encore qui était capable de me rendre fou avant un match afin que je sois agressif sur le court et c'est elle, enfin, qui pouvait me reprocher d'avoir perdu un jeu après une victoire 6-0, 6-1, douchant ma joie de l'instant, mais renforçant mon degré d'exigence. Et dans le même temps, elle ne voyait pas d'un très bon œil mon envie de devenir « pro ». Va comprendre ! Sûr de mon fait, un peu bravache, je me souviens lui avoir répondu : « Ce n'est pas grave. »

Et puis est arrivé le 15 juin 1987 : jour de mes 18 ans. J'ai pris quelques affaires et mes raquettes. J'ai déposé mes clés sur la tablette de l'entrée et je suis parti. « Tu feras ce que tu voudras le jour de tes 18 ans », m'avait-elle seriné. Je n'ai pas attendu une minute de plus. Ciao l'ambiance pesante de la rue de Vintimille, à moi la liberté ! Mais je suis loin d'être au bout de mes surprises. Je retourne chez mon père qui, une nouvelle fois, a déménagé. Il est désormais installé de l'autre côté de la place de Clichy, quartier pourtant malfamé et terrain de jeu des travelos. Charmant tableau.

L'immeuble est vétuste, l'appartement aussi, presque vide. On me bricole un lit avec deux matelas, la table de la salle à manger se limite à une planche sur des tréteaux, le reste est à l'avenant. Pourquoi tout ça ? Que lui arrive-t-il ? Mon père, je l'ai dit, n'est pas un grand bavard et se contente de me rassurer. « Ne t'inquiète pas, c'est provisoire, je suis en train de chercher autre chose. » Même si tout ça sent la galère, je ne le vis pas comme ça. Je ne vois qu'une chose : je commence à mener ma vie de joueur de tennis, à gagner trois sous sur des tournois français. Et puis un soir, six mois plus tard, je veux rentrer mais la serrure de la porte d'entrée a été changée ! Je découvre

que cet appartement est en fait une sous-location. Et mon père ne payait plus le loyer… Où est-il, que fait-il ? Je n'en sais rien. Me voila « JSDF » : joueur sans domicile fixe. Je trouve refuge chez mon ami Pierre Cherret, rencontré au tennis-études d'Aubervilliers, qui m'hébergera six mois avant que je ne vive également quelque temps à Saint-Germain-en-Laye, chez ma grand-mère, période pendant laquelle je vais m'offrir ma première voiture, une Austin Mini blanche d'occasion achetée 7 000 francs (1 050 euros), mon passeport pour la liberté.

Bientôt, je rencontre Tarik Benhabiles, un très bon joueur français du milieu des années 1980, ex-22e mondial, qui cherche un *sparring-partner* pour s'entraîner à Bordeaux avec son coach, un certain Henri Dumont, dont je n'ai jamais entendu parler. Pour moi, bon « petit » joueur français, nouvellement Première Série grâce à ma victoire au Critérium, c'est une opportunité en or. De toute façon, vu ma situation, tout est bon à prendre. Je rencontre également Mireille, qui deviendra ma femme et la mère de mon premier enfant, Andrea. Je ne sais pas encore si je vais devenir un grand champion mais, déjà, mon sport m'a permis de m'émanciper. Et ça n'a pas de prix.

Dois-je en vouloir à mes parents de cette éducation, disons tumultueuse, de l'autoritarisme de ma mère, des silences de mon père ? Non et, même si nos relations ne se sont toujours pas apaisées, je veux profiter de ce livre pour les remercier. Ce que ma mère m'a d'ailleurs toujours reproché de ne pas faire à son endroit.

Nous sommes le résultat de ce que nos parents ont fait de nous – même si vient un jour où l'on prend seul son destin en main – et je leur dois d'être devenu l'un des meilleurs joueurs du monde, avec tout ce que cela

implique. Alors, oui, merci, même si vous n'avez pas été capables de me glisser un « bravo » ou un « je suis fier de toi, mon fils », ces mots qui rassurent tout enfant et qui m'ont tant manqué. Une attitude, on le verra, qui ne sera pas sans conséquence sur ma carrière. Et qui vous blinde, croyez-moi ! Petit à petit, j'ai dressé un paravent pour cacher cette absence de reconnaissance familiale, mais, parfois, il tombe, et ça fait toujours mal. On peut recevoir l'ovation de 14 000 personnes sur le Central de Roland-Garros, mais s'il manque deux personnes dans cette foule, les deux plus importantes de votre vie, votre bonheur est incomplet.

Une scène me revient souvent en mémoire : elle « nous » résume parfaitement. Le jour de ma victoire au Critérium en 1988, mon premier grand succès, je sors du court n° 2 à Roland-Garros, heureux, ému, et la première personne que j'aperçois, c'est mon père. On se tombe dans les bras mais sa voix reste bloquée. L'émotion, sans doute. J'attends des paroles qui ne viendront pas. Les félicitations d'un père à son fils, ressentir sa fierté. Rien. Quant à ma mère, elle est avant tout furax que je sois d'abord allé vers mon père, ce qui n'était qu'un concours de circonstances et non une volonté de ma part ! Et quand bien même, quel mal y aurait-il eu à cela ? Quel dommage d'avoir réagi ainsi alors que nous étions dans une période d'accalmie, c'est même elle qui m'avait préparé physiquement pour ce tournoi. Dois-je en conclure qu'il y a chez mes parents une inaptitude au bonheur ?

Malgré tout, je le disais, je n'arrive pas à leur en vouloir, parce que j'ai forcément mes torts. Ils n'avaient peut-être pas les moyens de faire autrement et je ne veux pas les juger. À mon père, je dois son indéfectible optimisme, un don du ciel qui, visiblement, est héréditaire. Quant à ma mère, je

sais d'où elle vient, ce qu'elle a enduré : le communisme, le déracinement, l'intégration, le divorce, l'éducation, seule, de deux adolescents, le tout avec son petit salaire de prof de sports. Quel caractère, tout de même ! Je lui dois ma force et cette volonté de ne rien lâcher, si capitales pour réussir dans le sport de haut niveau. Mais avoir entendu de la bouche d'autrui des phrases du genre : « Tu sais, ta maman, quand elle parle de toi, elle est tellement fière », ça fait mal, parce que c'est de sa bouche que j'aurais voulu les entendre. J'attends toujours.

Comprendre la façon dont j'ai été élevé, mieux connaître la personnalité de mes parents sont des clés pour mieux appréhender le garçon que j'étais lorsque le succès m'est tombé dessus en 1993, année de ma finale à l'US Open et de ma première incursion parmi les dix meilleurs joueurs du monde. À cette époque, on m'a souvent reproché mon côté renfrogné, pas très avenant avec les médias, limite arrogant. Mais comment voulez-vous qu'au sortir d'une vingtaine d'années pareilles, la communication et ses codes m'aient été quelque chose de naturel ? Je ne suis pas un enfant du dialogue et de l'échange, verbal tout du moins ! Je suis presque passé, sans sas de décompression, de l'adolescence que je viens de vous décrire à des micros qui se tendent et des caméras qui se braquent sur moi. Et là, il aurait fallu que d'un coup de baguette magique je sois ouvert, pertinent, drôle, souriant. Désolé, je n'ai pas su faire. Je n'avais pas encore le mode d'emploi. J'avais surtout envie de me protéger et ne pas commettre d'impair. Rester en retrait. C'était maladroit, j'en conviens, mais je n'ai pas trouvé mieux.

Lorsque j'ai débarqué sur le circuit, j'avais donc, disons, une personnalité déstructurée dans… le structuré. Tout en angles. Comme un tableau de Picasso, période cubisme.